

---

M A N U S C R I T

---

***LA DAME DU FOURGON***  
de Alan Bennett

Traduit de l'anglais par Gisèle Joly

cote : ANG09D791

Date/année d'écriture de la pièce : 1999  
Date/année de traduction de la pièce : 2009

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M a i s o n A n t o i n e v i t e z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

Pièce traduite à l'initiative et avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,  
Centre international de la traduction théâtrale, à Montpellier

# La Dame du fourgon

de

## Alan Bennett

traduit de l'anglais  
(Grande-Bretagne)

par

**Gisèle JOLY**

**Année d'écriture de la pièce : 1999**  
**Année de traduction de la pièce : 2009**

---

Cette pièce est représentée  
dans les pays de langue française  
par l'agence Drama – Suzanne Sarquier  
(24 rue Feydeau, 75002 Paris  
dramaparis@dramaparis.com )  
en accord avec  
United Agents à Londres.

---

À Maggie Smith, et en mémoire  
de Miss M. T. Sheppard (1911-1989)

## Personnages

Miss Shepherd  
Alan Bennett  
Alan Bennett 2  
M'man  
Rufus  
Pauline  
L'assistante sociale  
Underwood  
Le médecin de M'man  
Leo Fairchild  
Un voyou  
L'ambulancier  
Le médecin de Miss Shepherd  
La journaliste  
Employés municipaux, entrepreneurs des pompes funèbres, etc.

La pièce se passe sur une scène vide avec, de temps en temps, des éléments de décors qui sont apportés pour représenter la rue ou l'intérieur de la maison, bien que de façon pas tout à fait réaliste. Il y a un bureau à la face jardin, avec une chaise et une lampe, et aussi un fauteuil bas rembourré.

Les scènes sont généralement courtes et s'enchaînent. Je n'ai pas précisé dans le texte où elles commencent et où elles se terminent, ni indiqué les entrées et sorties des personnages. De temps en temps, des scènes commencent par un bref silence (comme à la première rencontre entre l'assistante sociale et Alan Bennett), ce silence indiquant qu'une question (que le public sent arriver) a déjà été posée. (...)

Il n'y a ni portes ni sonnettes, de sorte que lorsque Miss Shepherd pénètre dans la maison ou s'approche du bureau, elle ne perd pas son temps à appuyer sur la sonnette, mais entre directement. Ceci est une convention scénique mais qui ressemble beaucoup à la conduite habituelle de miss Shepherd qui, dans ces moments-là, bien qu'elle dût sonner, essayait généralement de voir s'il n'y avait pas moyen, plutôt que de lanterner sur le pas de la porte (« Je ne supporte pas ce bruit. Je suis une femme malade »), de me dépasser rapidement pour se glisser dans le couloir et aller s'asseoir sur l'escalier.

Alan Bennett est incarné par deux comédiens : Alan Bennett, qui prend part à l'action, et Alan Bennett 2, qui la décrit et la commente. Ils sont habillés de la même façon (vestes de sport, chemise, cravate unie, pull-over gris et pantalon en velours côtelé, chaussures en daim) et, bien que la pièce couvre une période de vingt ans durant laquelle des changements saisissants se produisirent dans la mode (par exemple les pattes d'ef), ces changements-là ne sont pas reflétés dans la tenue des deux Alan Bennett qui restent les mêmes du début à la fin. Ceci, aussi, il me faut bien l'admettre, n'est pas juste un procédé de mise en scène mais un simple reflet de la réalité.

Pour établir cette différence dans leurs rôles, Alan Bennett 2 devra, du moins pour commencer, rester rivé à son bureau afin que sa fonction d'écrivain et d'observateur soit bien comprise. Il est censé être invisible pour les autres personnages, et il ne parle pas non plus, sauf à « lui-même », pour ainsi dire, et au public. Ce n'est qu'après la mort de Miss Shepherd qu'il devient visible pour elle et disponible pour un brin de conversation ; sur quoi, comme on pouvait s'y attendre, elle joue un Alan Bennett contre l'autre.

A. B.

N. B. L'emploi dans la traduction de l'astérisque après un mot ou une expression en italique signale une occurrence en français dans le texte (note du trad.)

## ACTE I

*Un tulle à l'avant-scène, où vient se projeter en médaillon l'image de la bow-window d'une maison du début XIX<sup>e</sup>. On entend un chœur de jeunes filles entonner un cantique. Alan Bennett 2 regarde un court instant par la fenêtre puis disparaît. Le cantique s'interrompt brusquement, et le tulle se lève pour montrer Alan Bennett 2 assis à son bureau. Il lit ce qu'il vient d'écrire.*

A. BENNETT 2. — C'est une odeur douceâtre, où l'urine n'a qu'une part mineure, la dominante évoquant l'intérieur d'une oreille humaine. Les vêtements humides et froids sont aussi présents, la laine mouillée et les oignons, qu'elle mange crus, et aussi ce qui a toujours été pour moi l'essence de la pauvreté : le papier journal mouillé. Ce bouquet d'arômes est masqué par un généreux usage de différentes sortes de talc, le Lavande de chez Yardley toujours grand favori, et lorsque Miss Shepherd est assise, c'est cette fragrance distinguée qui l'emporte, le second motif, pour ainsi dire, de son concerto olfactif. Ce n'est qu'au moment où elle se lève que le thème initial revient, cette épouvantable odeur primaire à présent triomphalement re-exposée et laissée en suspension dans la pièce longtemps après qu'elle en est partie.

*Au cours de cette réplique, ce que l'on a pris pour un ballot de vieux manteaux se révèle être Miss Shepherd, qui se dresse lentement sur ses jambes. Elle est grande et, même si ses changements de costume ne seront pas décrits dans le détail, elle porte généralement toute une collection de manteaux et de foulards, assortis la plupart du temps d'une variété d'autres couvre-chefs mis par-dessus les foulards. Dans sa garde-robe figurent aussi de vieux imperméables, ainsi que des charentaises, et des jupes rallongées sommairement à l'aide de bandes de tissu supplémentaires. Elle a dans les soixante-cinq ans.*

MISS SHEPHERD. — Je suis par nature quelqu'un de très propre. J'ai un certificat de Chambre propre, remis il y a de ça quelques années, et ma tante, elle-même irréprochable, disait que j'étais la plus propre des enfants de ma mère, surtout dans les endroits qui ne se voient pas.

A. BENNETT 2. — La présence de maçons dans la maison fait que je suis plus conscient de la situation, et je me résous donc à en parler franchement.

A. BENNETT. — Miss Shepherd. Il y a une forte odeur d'urine.

MISS SHEPHERD. — Il fallait s'y attendre, non, avec toutes ces briques qu'ils font pleuvoir sur moi toute la journée ? Et puis je pense que j'ai une souris, ce qui pourrait expliquer une odeur de fromage, si ça se trouve.

*M'man, la mère d'Alan Bennett, elle aussi dans la soixantaine.*

M'MAN. — Alan. Je peux te poser une question ?

A. BENNETT. — La réponse, c'est que j'en ai aucune idée.

M'MAN. — Tu connais pas encore la question.

A. BENNETT. — J'connais très bien la question. La question, c'est : où est-ce qu'elle va aux cabinets ?

A. BENNETT 2. — Les vécés sont toujours, chez ma mère, un souci prédominant. Les vécés sont à ma mère ce que le souvenir était à Proust.

M'MAN. — Eh bien, où ça ?

A. BENNETT. — La réponse, c'est que j'en sais rien.

M<sup>r</sup>MAN. — T'en sais rien, avec cette odeur ? Eh bien moi, je le sais, et je suis pas allée à Oxford, moi. Son zlip. Elle fait dans sa culotte.

A. BENNETT 2. — Revenons cinq ans en arrière. Je suis près du couvent de Camden Town, les yeux levés sur le crucifix au mur, essayant de déterminer ce qu'il a de bizarre. Normalement, quand Jésus est sur la croix, il a l'air... eh bien, détendu. (Après tout, il ne peut plus rien y faire.) Là, il a l'air crispé, sur les dents... On dirait qu'il s'est évadé par une des fenêtres à barreaux, et aplati sur la croix pour éviter les projecteurs allemands. C'est le Christ du stalag.

MISS SHEPHERD. — Vous avez les yeux levés sur la croix. Vous ne seriez pas saint Jean ?

A. BENNETT. — Saint Jean qui ?

MISS SHEPHERD. — Saint Jean. Le disciple qu'aimait Jésus.

A. BENNETT. — Non. Je m'appelle Bennett.

MISS SHEPHERD. — Eh bien, si vous n'êtes pas saint Jean, j'ai besoin d'un coup de main pour pousser le fourgon. Il est tombé en rade, la batterie si ça se trouve. J'y ai mis de l'eau mais ça n'a pas marché.

A. BENNETT. — C'était de l'eau distillée ?

MISS SHEPHERD. — De l'eau bénite, alors peu d'importe qu'elle soit distillée ou pas. L'huile est une autre éventualité.

A. BENNETT. — Bénite, elle aussi ?

MISS SHEPHERD. — De l'huile bénite dans un fourgon ? Ne soyez pas stupide. Ce serait beaucoup trop cher. J'ai besoin qu'on me pousse jusqu'à Albany Street.

A. BENNETT 2. — À peine ai-je posé mon épaule contre l'arrière du fourgon, un vieux Bedford, que Miss Shepherd, en parfaite démonstratrice de manuel d'auto-école, se lance dans son répertoire de signaux de main : « Je déboîte... je tourne à gauche... », ces mouvements exécutés avec une telle grâce déliée que cette partie du Code de la route aurait pu être chorégraphiée par Balanchine avec la Pavlova au volant.

MISS SHEPHERD. — Pourquoi est-ce qu'on s'arrête ?

A. BENNETT. — On est dans Albany Street.

MISS SHEPHERD. — Au début d'Albany Street. Je veux l'autre bout.

A. BENNETT. — C'est à plus d'un kilomètre.

MISS SHEPHERD. — Et alors ? Vous êtes jeune. J'ai terriblement besoin d'aide. Je suis une femme malade, mourante si ça se trouve.

A. BENNETT. — C'est trop loin.

MISS SHEPHERD. — Vous êtes méchant.

A. BENNETT. — Vous me preniez pour saint Jean.

MISS SHEPHERD. — Tout le monde peut se tromper. J'aime bien me faire oublier. Je n'ai pas envie d'attirer l'attention de la police en restant à l'arrêt sur la chaussée.

A. BENNETT. — Vous pouvez vous garer n'importe où.

A. BENNETT 2. — Ce qu'on pouvait évidemment faire en ces temps d'absence de pénalisation.

MISS SHEPHERD. — Et vous, vous habitez où ?

A. BENNETT. — Un peu plus loin dans la rue.

MISS SHEPHERD. — Je pourrais aller me garer là.

A. BENNETT. — Je vais vous pousser au bout d'Albany Street.

A. BENNETT 2. — Et hors de ma vie, pensais-je. Si j'étais un écrivain digne de ce nom, je me réjouirais d'une telle rencontre pour l'expérience qu'elle apporte, mais je n'ai aucune curiosité. Certes, j'ai commencé à noter les choses étranges que disent les gens, mais pour ce qui est du contact avec les personnes physiques elles-mêmes, je m'en tiens au minimum. En attendant, il semble que je sois en train d'acheter une maison.

*Rufus et Pauline sont des voisins.*

RUFUS. — C'est une jolie maison, évidemment plus petite que la nôtre mais, comme vous n'êtes attaché à personne...

A. BENNETT. — Si, si. Elle touche à la maison d'à côté.

RUFUS. — Non. Je parlais de vous. Vous êtes... célibataire.

A. BENNETT. — Ah oui. Oui.

RUFUS. — Sickert a vécu jadis dans cette rue, à ce qu'il paraît ; et l'épouse délaissée de Dickens, et je crois bien que quelqu'un s'est fait assassiner dans une de ces maisons. À présent, c'est l'habituel salmigondis du nord de Londres : milieux de la pub, du journalisme, de la télé, un architecte ou deux... On ose vous demander combien ?

A. BENNETT. — C'est-à-dire, il n'y a pas de jardin à l'arrière.

PAULINE. — Nous, on en a un... et aussi devant, bien entendu.

RUFUS. — *Quanta costa ?*

A. BENNETT. — 11 500 livres.

RUFUS. — Oh, bon Dieu.

A. BENNETT. — Je sais.

RUFUS. — Quel dommage que vous ayez dû le faire au moment où le marché est au plus haut. Et bien sûr, je pense à nous qui sommes en face. Quelle est la valeur de notre petite demeure, du coup, hein ?

PAULINE, *joyeusement*. — Désolant.

RUFUS. — Vous pouvez me traiter de socialiste si vous voulez, mais je pense que le logement (ce qu'est finalement une maison, après tout) devrait être à la portée de toutes les classes du pays. Je plains les jeunes.

PAULINE. — Moi je plains les vieux aussi.

A. BENNETT. — Au moins je peux rentrer ma voiture.

RUFUS. — On a fait faire une voie d'accès pour la nôtre. Forcément, ça aura encore augmenté sa valeur. Dramatique.



A. BENNETT. — Le fourgon là-haut.

RUFUS. — La femme ? Oui, elle a l'air de s'être installée devant le numéro 42.

A. BENNETT. — Ça les ennuie ?

RUFUS. — J'espère que non. J'aime bien l'idée que notre rue est une communauté.

A. BENNETT 2. — La femme du fourgon vend des pamphlets. Je l'ai rencontrée hier devant la banque Williams and Glynns, à l'angle de Camden High Street. Elle avait dessiné un portrait de saint François à la craie sur le trottoir. Du moins, j'ai compris que ça devait être saint François... en fait, la silhouette encapuchonnée ressemblait au Petit Chaperon rouge ; mais un ou deux oiseaux s'approchant pour un brin de conversation vendaient la mèche.

*Alan Bennett lit un pamphlet et, tout en lisant, donne une pièce à Miss Shepherd.*

MISS SHEPHERD. — Je vends aussi des crayons. Ils ne coûtent qu'une petite pièce, mais un monsieur bien est passé l'autre jour et m'a dit que le crayon qu'il m'avait acheté était le meilleur sur le marché à l'heure actuelle. Il lui a duré trois mois. Il reviendra en prendre un autre bientôt.

A. BENNETT. — Vous êtes contre le Marché commun, à ce que je vois.

MISS SHEPHERD. — Pas moi. La personne en question.

A. BENNETT. — Vous n'en êtes pas l'auteur ?

MISS SHEPHERD. — Pas forcément. J'irai jusqu'à dire ceci : ils sont anonymes. Et ils coûtent un shilling. Vous ne m'avez donné que 6 pence.

A. BENNETT. — Il est dit dans le pamphlet que saint François jetait l'argent à la volée.

MISS SHEPHERD. — Oui, mais c'était un saint. Il pouvait se le permettre.

A. BENNETT 2, *prenant le pamphlet*. — Je peux l'avoir ?

A. BENNETT. — Pourquoi ? Tu veux le mettre de côté ?

A. BENNETT 2. — Ça peut toujours servir.

PAULINE. — Vous pourrez surveiller la maison ? (*Donnant une enveloppe à Alan Bennett.*) Les clefs sont dedans... Il paraît que Madame s'est fait expulser du 42. Elle se rapproche. La voilà devant le numéro 50. Enfin, elle devrait leur plaire : ils ont un fils en pension à Eton, et leur fille est une fanatique du violoncelle.

A. BENNETT. — Mrs. Vaughan Williams dit que son nom est Shepherd. Elle a été bonne sœur à un moment donné.

PAULINE. — Vous pourrez surveiller la maison ? On part à l'étranger. La France.

A. BENNETT. — J'ignorais qu'on puisse être une ex-bonne sœur. Je pensais qu'une fois entré dans les ordres, c'était vraiment dur de s'en affranchir. Un coin en particulier ? En France ?

PAULINE. — Non. On laisse la fidèle Volvo nous conduire. À l'aventure !

A. BENNETT 2. — J'ai ma mère au bout du fil.

M<sup>r</sup>MAN. — J'aimerais être bonne.

A. BENNETT. — Mais tu *es* bonne.

M<sup>r</sup>MAN. — Non, comme d'autres gens sont bons.

A. BENNETT. — Où es-tu assise ?

M<sup>r</sup>MAN. — Dans le corridor.

A. BENNETT 2. — C'est toujours ainsi que ses dépressions démarrent : elle reste assise sur une chaise inhabituelle. Le médecin lui a prescrit des cachets.

A. BENNETT. — Ça ne donnera rien. Ça ne donne jamais rien. (*Alan Bennett 2 ne lui prête pas attention : il regarde dans la rue.*) Nous revoilà sur le sentier de l'hôpital. (*Bruit du fourgon qui démarre.*) Mon Dieu, elle change de place.

A. BENNETT 2. — Et voici réapparaître le bras ondulant en manche d'imperméable grasseyé, pour signaler « Je déboîte ».

A. BENNETT. — À qui le tour à présent ?

A. BENNETT 2. — Mrs. Vaughan Williams ?

A. BENNETT. — Non. Pas les Birt ?

A. BENNETT 2. — Au 58 ?

A. BENNETT. — Non.

A. BENNETT 2. — « Je m'arrête ».

A. BENNETT. — Non ! Pas là. Elle ne peut pas se garer là. Qu'est-ce que je vais leur dire, moi ? Je suis censé surveiller la maison.

MISS SHEPHERD. — J'ai besoin d'une règle. Un mètre ruban ferait l'affaire. Il faut que je mesure la distance entre les pneus et le bord du trottoir.

A. BENNETT. — Pour quoi faire ?

MISS SHEPHERD. — Un peu moins de quatre centimètres, c'est l'espacement idéal. Il faut qu'il y ait une circulation d'air convenable sinon la pourriture risque de s'y mettre. Je suis tombée sur ça un jour dans une revue automobile catholique à la rubrique « Conseils sur le stationnement chrétien ». Les pneus sont des pneus sacrés. Ils n'ont pas été gonflés depuis 1964. Enfin, ce n'est pas une raison pour se dispenser des précautions nécessaires.

A. BENNETT. — Je ne suis pas du tout sûr que vous fassiez bien de vous garer là. Ils sont en France.

MISS SHEPHERD. — En pèlerinage ?

A. BENNETT. — Non.

MISS SHEPHERD. — Je suis allée en pèlerinage une fois, un peu après la guerre. J'avais dormi par terre dans une salle paroissiale.

A. BENNETT. — Vous n'êtes pas restée longtemps devant le numéro 50.

MISS SHEPHERD. — C'était de la musique en continu. J'ai dû aller sonner. La fille a dit quelque chose au sujet de ses niveaux en physique-chimie. J'ai répondu que moi c'est le niveau acoustique qui me préoccupe. J'avais vu le père avec un parapluie, je les prenais pour une famille bien.

A. BENNETT 2. — Demande-lui. Demande-lui depuis combien de temps elle est dans ce fourgon.

A. BENNETT. — Depuis combien de temps vivez-vous dans ce fourgon ?

MISS SHEPHERD. — Qui vous dit que j'y vis ? Il m'arrive d'y passer la nuit à l'occasion, mais c'est uniquement un « pied-à-terre \* ».

A. BENNETT. — Où habitez-vous ?

MISS SHEPHERD. — Je l'ai pris pour y mettre mes affaires, mais bon, n'allez pas raconter ça partout. Je suis venue de St Albans et j'ai le projet d'y retourner en temps utile. Je pagaie sur place en ce moment, mais j'ai toujours été dans les transports. Je conduisais des ambulances pendant la guerre. J'ai la mémoire topographique. Je m'y retrouvais dans Kensington durant le *black-out*. Mr. Bennett. Ils ne sont pas musiciens, hein ?

A. BENNETT. — Qui ça ?

MISS SHEPHERD. — En face. Au 62.

A. BENNETT. — Non. Mais ils vont à l'opéra... Et alors, on ne dit plus Bonjour ? Ni Au revoir ?

A. BENNETT 2. — Ma foi, Madame est « une femme malade, mourante si ça se trouve ».

A. BENNETT. — J'étais absent au moment où elle s'est déplacée. Et quand je suis revenu, elle était là. Ça vous ennuie ?

RUFUS. — Nous ennuie ? Mon cher ami ! Pourquoi faudrait-il que ça nous ennuie ? On ne peut que vous être reconnaissants de ne pas nous avoir refilé des squatters. Ha ha ha.

*Alan Bennett s'en va.*

PAULINE. — Il faut bien que les gens vivent quelque part.

RUFUS. — Pas devant notre portail.

PAULINE. — On ne peut pas la faire bouger.

RUFUS. — Pourquoi ? Tous les autres l'ont fait.

PAULINE. — Elle a autant de droit que nous à être ici.

RUFUS. — Eh bien non. Enfin bon, je suppose qu'on ne va pas rester ici jusqu'à la fin de nos jours. À mon avis, ceci n'est que le début de notre ascension dans l'immobilier..

PAULINE. — Alan dit qu'apparemment elle essaierait de retourner à St Albans. C'est comme cet homme dans *Le Gardien*, qui essaie de retourner à Sidcup.

RUFUS. — Quel gardien ?

PAULINE. — Pinter. Lui, il essaie de retourner à Sidcup. Elle, elle essaie de retourner à St Albans.

RUFUS. — Eh bien, peut-être qu'elle pourrait aller se garer devant chez lui ?

PAULINE. — Qui ça ?

RUFUS. — Pinter.

A. BENNETT 2. — Je n'arrive pas à travailler. Et le fourgon ne facilite pas les choses. Dans ces moments-là, je l'observe.

A. BENNETT. — Alors écris sur ça.

A. BENNETT 2. — Non. Il se trouve que j'écris déjà sur une vieille femme : m'man. C'est bien la dernière de mes envies d'écrire sur une autre. Du reste, les clochards ces temps-ci ne sont pas forcément à prendre au pied de la lettre. Godot a bien des comptes à rendre. Avec leur sagesse tout en sentences et leur franc-parler de rigueur, on abuse plutôt des vagabonds de nos jours – leur côté « usé jusqu'à la corde » l'est quelque peu devenu.

JOURNALISTE. — De quoi parlait votre première pièce ?

A. BENNETT. — D'une public school.

JOURNALISTE. — Mais vous n'avez pas fait de public school.

A. BENNETT. — Non, mais j'ai lu quelque chose là-dessus.

JOURNALISTE. — Et de quoi parle votre prochaine pièce ?

A. BENNETT. — De sexe. J'ai aussi lu quelque chose là-dessus.

JOURNALISTE. — Vous aimez vivre seul ?

A. BENNETT. — C'est toujours les femmes qui posent cette question. Les hommes ne prennent même pas la peine de demander.

JOURNALISTE. — Vous n'avez jamais vécu avec quelqu'un ?

A. BENNETT. — Mes parents.

A. BENNETT 2. — On est en 1971, à une époque où les remparts de la vie privée étaient plus imprenables qu'à présent. Aussi ce « quelqu'un » avec qui je n'ai jamais vécu reste-t-il asexué – une ombre mystérieuse, jamais définie avec suffisamment de netteté pour permettre de voir si elle est en robe ou en pantalon.

A. BENNETT. — Je doute que la maison résonne jamais de rires enfantins. Autres que les miens, bien entendu.

JOURNALISTE. — Oh, à propos, il y a vraiment quelqu'un qui vit dans ce fourgon de l'autre côté de la rue ? J'ai vu une femme monter dedans.

A. BENNETT. — Quel fourgon ? (*Il regarde dans la rue.*) Je l'ignore. Je ne l'avais jamais remarqué.

A. BENNETT. — Elle est journaliste. Elle aurait seulement écrit sur elle. J'ai pensé que tu avais envie de le faire.

A. BENNETT 2. — Pas de crainte à avoir.

A. BENNETT. — Tu prends des notes.

A. BENNETT 2. — Comme un journal, c'est tout. Et selon le principe de l'Everest<sup>1</sup> : parce qu'elle est là.

---

1. Everest principle : en référence à sir Edmund Hillary, alpiniste et explorateur néo-zélandais (1919-2008). Interrogé sur les raisons qui avaient motivé son ascension du mont Everest en 1953, il avait répondu : "Because it's there." (« Parce qu'il est là. »)

*La lumière change, et soudain éclate un terrible raffut : un homme est en train de donner de grands coups sur la carrosserie du fourgon en coulisse.*

A. BENNETT, *l'interpellant*. — Oui ? Je peux vous aider ?

L'HOMME, *arrivant*. — Non. Pourquoi ?

A. BENNETT. — Qu'est-ce que vous foutez, putain ? Une vieille dame habite là.

L'HOMME. — Je sais. Pourquoi que j'cogne, à ton avis ? J'veux y jeter un œil, d'accord ?

A. BENNETT. — Pourquoi ?

L'HOMME. — Pourquoi pas ? Alors comme ça tu passes encore à la téléloche ? C'que t'es nerveux. T'en trembles de partout. Espèce de connard.

*Il s'en va tandis que Miss Shepherd apparaît, mais venant d'une autre direction que celle du fourgon.*

A. BENNETT. — Je vous croyais dans le fourgon.

MISS SHEPHERD. — Non, j'étais dans la rue des petites maisons, sur le trottoir. Là-bas, l'air est meilleur.

A. BENNETT. — Quelqu'un est venu cogner sur le fourgon.

MISS SHEPHERD. — Ah oui ? Qu'est-ce qu'il lui fallait ?

A. BENNETT. — Je ne sais pas ce qu'il lui fallait. Une peignée, probablement.

MISS SHEPHERD. — Ce n'était pas un monsieur catholique à l'allure raffinée ?

A. BENNETT. — Non. C'était un voyou.

MISS SHEPHERD. — Il avait peut-être besoin d'un crayon. Ou d'un pamphlet si ça se trouve. Quand vous fournissez un service, vous avez fatalement ce genre de visiteur.

A. BENNETT. — Miss Shepherd. Là c'était un hooligan.

MISS SHEPHERD. — Certaines personnes pourraient dire que j'étais une clocharde. C'est juste un manque de discernement. Aussi, vous prenez tout le monde à rebrousse-poil. Vous devriez faire comme moi, prendre les gens comme ils sont.

*Comme Alan Bennett s'en va, une femme arrive, portant un paquet de vêtements.*

ASSISTANTE SOCIALE. — Miss Shepherd. Je suis Jane, l'assistante sociale.

MISS SHEPHERD. — Je n'ai pas besoin d'assistante sociale. J'allais justement écouter l'émission *Questions-réponses*.

ASSISTANTE SOCIALE. — Je vous ai apporté des vêtements. Vous avez écrit pour demander un manteau.

MISS SHEPHERD. — Pas pendant *Questions-réponses*. Je suis une femme très occupée. J'avais demandé un seul manteau.

ASSISTANTE SOCIALE. — J'en ai apporté trois, au cas où vous auriez envie de changement.

MISS SHEPHERD. — Où voulez-vous que je mette trois manteaux ? En plus, je comptais laver ce manteau-là dans un avenir assez proche, ça en fait donc quatre. Ma garde-robe me rend folle.

ASSISTANTE SOCIALE. — Ça, c'est mon vieil imper d'infirmière.

MISS SHEPHERD. — J'ai déjà un imper. En plus, le vert n'est pas ma couleur. Vous m'avez eu une canne ?

ASSISTANTE SOCIALE. — La mairie s'en occupe. La demande est partie.

MISS SHEPHERD. — Elle sera assez longue ?

ASSISTANTE SOCIALE. — Oui. C'est une de nos cannes spéciales.

MISS SHEPHERD. — Je n'ai pas besoin d'une canne spéciale. J'ai besoin d'une canne ordinaire. Mais plus longue. Elle a bien un de ces machins en caoutchouc au bout ?

ASSISTANTE SOCIALE. — Oui, j'imagine, oui.

MISS SHEPHERD. — Il faut qu'elle ait un machin en caoutchouc. Elle ne me sert strictement à rien sans le machin en caoutchouc : vous sauriez ça si vous n'étiez pas si jeune. J'espère que vous êtes une vraie. Vous avez l'air d'une personne étrangère.

ASSISTANTE SOCIALE. — Je suis juste nouvelle. Ça va si je passe vous voir de temps en temps ?

MISS SHEPHERD. — Pas pendant *Questions-réponses...* Et *Radio Juppon*, c'est une autre émission que j'écoute à la BBC. Il leur arrive parfois de débattre du Marché commun d'un point de vue féminin.

ASSISTANTE SOCIALE. — Au cas où je voudrais vous joindre, qui est-ce que je dois appeler ?

MISS SHEPHERD. — Je ne veux pas être jointe.

ASSISTANTE SOCIALE. — Il doit bien y avoir quelqu'un.

MISS SHEPHERD. — Vous pouvez essayer Mr. Bennett, mais ne tenez pas compte de ce qu'il dit. C'est un communiste, si ça se trouve.

A. BENNETT. — Moi ? Vous avez demandé aux gens d'en face ? Ils sont plus près.

ASSISTANTE SOCIALE. — Ils m'ont dit qu'ils n'avaient pas de rapports avec elle. Que vous étiez le seul avec qui elle avait des rapports.

A. BENNETT. — C'est ce qu'ils ont dit... « des rapports » ?

ASSISTANTE SOCIALE. — Non. Ça, c'est moi. Ils ont dit que vous étiez son copain. Qu'elle était votre amie. Ils ne parlaient pas sérieusement, évidemment.

A. BENNETT. — Non.

A. BENNETT. — Elle semblait très compréhensive, cette assistante sociale.

MISS SHEPHERD. — Pas assez. Je demande une chaise roulante et qu'est-ce qu'elle m'apporte ? Une canne. Ça ne fait rien. Il se peut que je parte bientôt.

A. BENNETT. — Où ça ?